

§ 340. *Principes de la philosophie du droit*, trad. Jean-François Kervégan, PUF, 2013

Dans le rapport des États les uns avec les autres, [et] parce qu'ils y sont en tant que *particuliers*, intervient le jeu extrêmement mobile de la particularité interne des passions, des intérêts, des fins, des talents et des vertus, de la violence, du déni du droit, et des vices, ainsi que celui de la contingence externe, et ce dans les plus grandes dimensions du phénomène [.] – [c'est] un jeu où le tout éthique lui-même, la subsistance par soi de l'État, est exposé à la contingence. Les principes des *esprits des peuples*, en raison de leur particularité – en laquelle ils ont leur effectivité objective et leur conscience de soi en tant qu'individus *existants* –, sont de manière générale des principes bornés, et leurs destins et leurs actes dans leur rapport mutuel sont la dialectique phénoménale de la finité de ces esprits, à partir de laquelle l'esprit *universel*, l'*esprit du monde*, se produit comme ce qui est dépourvu de bornes, de même que c'est lui qui, à même ces esprits, exerce son droit – et son droit est le plus élevé de tous – dans l'*histoire du monde*, en tant que *tribunal du monde*.

I, « L'idée la Raison », *La raison dans l'Histoire*, trad. Kostas Papaioannou, 10 | 18, pp. 48-49

La réflexion philosophique n'a d'autre but que d'éliminer le hasard. La contingence est la même chose que la nécessité extérieure : une nécessité qui se ramène à des causes qui elles-mêmes ne sont que des circonstances externes. Nous devons chercher dans l'histoire un but universel, le but final du monde — non un but particulier de l'esprit subjectif ou du sentiment humain. Nous devons le saisir avec la raison car la raison ne peut trouver de l'intérêt dans aucun but fini particulier, mais seulement dans le but absolu. Ce but est un contenu qui témoigne lui-même de lui-même : tout ce qui peut retenir l'intérêt de l'homme trouve son fondement en lui. Le rationnel est ce qui existe de soi et pour soi — ce dont provient tout ce qui a une valeur. Il se donne des formes différentes ; mais sa nature, qui est d'être but, se manifeste et s'explique avec le plus de clarté dans ces figures multiformes que nous nommons les Peuples. Il faut apporter à l'histoire la foi et l'idée que le monde du vouloir n'est pas livré au hasard. Une fin ultime domine la vie des peuples ; la Raison est présente dans l'histoire universelles — non la raison subjective, particulière, mais la Raison divine, absolue : voilà les vérités que nous présupposons ici. Ce qui les démontrera, c'est la théorie de l'histoire universelle elle-même car elle est l'image et l'œuvre de la Raison. En vérité, la démonstration proprement dite ne se trouve que dans la connaissance de la Raison elle-même. Dans l'histoire, elle ne fait que se montrer. L'histoire universelle n'est que la manifestation de cette Raison unique, une des formes dans lesquelles elle se révèle ; une copie du modèle originel qui s'exprime dans un élément particulier, les Peuples.

La Raison repose en elle-même et porte en elle-même sa fin ; elle se réalise dans l'existence et développe ses potentialités. La pensée doit prendre conscience de cette finalité de la Raison. La démarche de la philosophie peut paraître paradoxale. Si on se laisse entraîner par les mauvaises habitudes de l'opinion, on peut la tenir pour accidentelle et arbitraire. Mais celui qui ne tient pas la pensée pour l'unique vérité et pour le bien suprême n'a pas le moindre droit de porter des jugements sur la démarche philosophique.

II, « Les peuples », *La raison dans l'Histoire*, pp. 80-83

La forme concrète (*Gestaltung*) que revêt l'Esprit (que nous concevons essentiellement comme Conscience de soi) n'est pas celle d'un individu humain singulier. L'Esprit est essentiellement individu ; mais dans l'élément de l'histoire universelle nous n'avons pas affaire à des personnes singulières réduites à leur individualité particulière. Dans l'histoire, l'Esprit est un individu d'une nature à la fois universelle et déterminée : un peuple ; et l'Esprit auquel nous avons affaire est l'*Esprit du Peuple* (*Volksgeist*). Les Esprits populaires à leur tour se distinguent selon la représentation qu'ils se font d'eux-mêmes, selon la superficialité ou la profondeur avec laquelle ils ont saisi l'Esprit. L'ordre éthique des peuples et son droit (*das Recht des Sittlichen*) constituent la conscience que l'Esprit a de lui-même. Ils sont le concept que l'Esprit a de lui-même. Ce qui se réalise dans l'histoire est donc la représentation de l'Esprit. La conscience des peuples dépend du savoir que l'Esprit a de lui-même ; et la conscience ultime à laquelle tout se ramène est celle de la liberté humaine. La conscience de l'Esprit doit se donner une forme concrète dans le monde ; la matière de cette incarnation, le sol sur lequel elle prend racine n'est autre que la conscience générale, la conscience d'un peuple. Cette conscience contient, oriente tous les buts et les intérêts du peuple : c'est elle qui constitue ses mœurs, son droit, sa religion, etc. Elle forme la substance de l'esprit d'un peuple ; et même si les individus n'en sont pas conscients, elle demeure comme leur présupposition. Elle opère comme une nécessité : l'individu est formé dans cette ambiance et ignore tout le reste. Cependant il ne s'agit pas d'un simple effet de l'éducation. La conscience d'un peuple n'est pas transmise à l'individu comme une leçon toute faite, mais se forme par lui : l'individu existe dans cette substance. Cette substance générale n'est pas le cours du monde (*das Weltliche*) ; au contraire, celui-ci se dresse impuissant contre elle. Aucun individu ne peut dépasser les limites que lui assigne cette substance. Il peut bien se distinguer des autres individus, mais non de l'Esprit de son peuple. Il peut être plus intelligent que les autres, mais il ne peut pas surpasser l'Esprit de son peuple. Ne sont intelligents que ceux qui ont pris conscience de l'Esprit de leur peuple et se conforment à lui. Ce sont les grands hommes de ce peuple et ils le conduisent selon l'Esprit général. Les individus disparaissent pour

nous et n'ont de valeur que dans la mesure où ils ont réalisé ce que réclamait l'Esprit du peuple. Dans la considération philosophique de l'histoire, on doit éviter des expressions du genre : cet État ne se serait pas effondré s'il y avait eu un homme qui etc... Les individus disparaissent devant la substantialité de l'ensemble et celui-ci forme les individus dont il a besoin. Les individus n'empêchent pas qu'arrive ce qui doit arriver.

L'Esprit populaire est essentiellement un Esprit particulier, mais en même temps il n'est autre que l'Esprit universel absolu — car celui-ci est Unique. *L'Esprit du Monde (Weltgeist)* est l'Esprit de l'Univers tel qu'il s'explicite dans la conscience humaine. Entre lui et les hommes, il y a le même rapport qu'entre les individus et le Tout qui est leur substance. Cet esprit du monde est conforme à l'Esprit divin, lequel est l'Esprit absolu. Dans la mesure où Dieu est omniprésent, il existe dans chaque homme et apparaît dans chaque conscience : c'est cela l'Esprit du Monde. L'Esprit particulier d'un peuple peut décliner, disparaître, mais il forme une étape dans la marche générale de l'Esprit du Monde et celui-ci ne peut pas disparaître. L'Esprit d'un Peuple est donc l'Esprit universel dans une figure particulière qui lui est subordonnée, mais qu'il doit revêtir dans la mesure où il existe, car avec l'existence apparaît également la particularité. La particularité de l'Esprit populaire se manifeste dans la conscience spécifique qu'il a de l'Esprit. Dans la vie ordinaire nous disons : ce peuple a eu telle idée de Dieu, telle religion, telle organisation juridique ; de l'éthique collective il s'est fait telle idée. Nous considérons tout cela comme des objets extérieurs qu'un peuple a eus dans le temps. Mais déjà un examen superficiel montre que toutes ces choses sont de nature spirituelle et que leur seule réalité est l'Esprit, la conscience que l'Esprit a de l'Esprit.

Cette conscience est, nous l'avons déjà dit, une conscience de soi. Un malentendu peut naître ici et nous inciter à croire que cette conscience de soi est celle de l'individu temporel. Une des difficultés de la philosophie c'est que la grande majorité des hommes croient qu'elle se réfère à l'existence empirique particulière des individus. Mais l'Esprit tel qu'il apparaît dans la conscience de l'Esprit, est libre : il a supprimé l'existence temporelle et limitée ; il se rapporte à l'être pur qui est en même temps son être propre. Si l'être divin n'était pas l'être de l'homme et de la nature, ce serait un être inexistant. La conscience de soi est un concept philosophique qui ne peut recevoir la plénitude de ses déterminations que par le développement philosophique. Disons que la conscience du peuple est la conscience qu'il a de son être. L'Esprit devient pour lui-même un objet ; aussi longtemps qu'il l'est pour nous, seulement, qu'il ne s'est pas encore connu lui-même, il n'est pas encore son propre objet. Pourtant son but est de se connaître et il n'aspire qu'à connaître lui-même ce qu'il est en soi et pour soi : à se manifester dans le monde sensible tel qu'il est vraiment pour soi, - à produire un monde spirituel qui soit adéquat à son concept, à accomplir et réaliser sa vérité, à produire une

religion, un État qui correspondent à son concept, en sorte qu'il soit en vérité soi-même ou l'Idée de soi-même, car l'Idée est la réalité qui n'est qu'un miroir, une expression du Concept. C'est de cette manière que nous concevons le but général de l'Esprit et de l'histoire ; de même le germe porte en lui la nature entière de l'arbre ainsi que le goût et la forme des fruits, de même les premières traces de l'Esprit contiennent virtuellement toute l'histoire.

II, « Les grands hommes », *La raison dans l'Histoire*, pp. 122-123

L'état du monde n'est pas encore connu. Le but est de l'amener à cette connaissance. Tel est bien le but des hommes historiques et c'est là qu'ils trouvent leur satisfaction. Ils sont conscients de l'impuissance de ce qui existe encore mais qui n'a qu'un semblant de réalité. L'Esprit qui a progressé à l'intérieur et qui est en train de sortir de terre, a transcendé dans son concept le monde existant. Sa conscience de soi n'y trouve plus la satisfaction ; son insatisfaction montre qu'il ne sait pas encore ce qu'il veut. Ce qu'il veut n'existe pas encore de façon affirmative ; et il se place donc du côté négatif. Les individus historiques sont ceux qui ont dit les premiers ce que les hommes veulent. Il est difficile de savoir ce qu'on veut. On peut certes vouloir ceci ou cela, mais on reste dans le négatif et le mécontentement : la conscience de l'affirmatif peut fort bien faire défaut. Mais les grands hommes savent aussi que ce qu'ils veulent est l'affirmatif. C'est leur propre satisfaction qu'ils cherchent : ils n'agissent pas pour satisfaire les autres. S'ils voulaient satisfaire les autres, ils eussent eu beaucoup à faire parce que les autres ne savent pas ce que veut l'époque et ce qu'ils veulent eux-mêmes. Il serait vain de résister à ces personnalités historiques parce qu'elles sont irrésistiblement poussées à accomplir leur œuvre. Il appert par la suite qu'ils ont eu raison, et les autres, même s'ils ne croyaient pas que c'était bien ce qu'ils voulaient, s'y attachent et laissent faire. Car l'œuvre du grand homme exerce en eux et sur eux un pouvoir auquel ils ne peuvent pas résister, même s'ils le considèrent comme un pouvoir extérieur et étranger, même s'il va à l'encontre de ce qu'ils croient être leur volonté. Car l'Esprit en marche vers une nouvelle forme est l'âme interne de tous les individus ; il est leur intériorité inconsciente, que les grands hommes porteront à la conscience. Leur œuvre est donc ce que visait la véritable volonté des autres ; c'est pourquoi elle exerce sur eux un pouvoir qu'ils acceptent malgré les réticences de leur volonté consciente : s'ils suivent ces conducteurs d'âmes, c'est parce qu'ils y sentent la puissance irrésistible de leur propre esprit intérieur venant à leur rencontre.